

John Irving

DERNIÈRE NUIT
À TWISTED RIVER

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Josée Kamoun*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

Nous remercions
Ram's Horn Music de nous autoriser
à reproduire un extrait de « Tangled Up in Blue » de Bob Dylan
© 1974, Ram Horn's Music

et

Hal Leonard Corporation de nous autoriser à reproduire
un extrait de « After the Gold Rush » de Neil Young
© 1970, Broken Arrow Music Corporation
Tous droits réservés

TITRE ORIGINAL

Last Night in Twisted River

ÉDITEUR ORIGINAL

Bloomsbury Publishing, Londres, Berlin et New York

© original : Garp Enterprises Ltd, 2009

ISBN original : 978-1-4088-0184-0

ISBN 978-2-0211-2624-2

(ISBN 978-2-01-101283-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Everett,
mon pionnier, mon héros*

J'avais un boulot dans les Bois du Grand Nord
Pendant un temps j'ai bossé comme cuistot
Mais ça me plaisait pas trop
Et un jour, la hache est tombée

BOB DYLAN, *Tangled Up in Blue*

I

Comté de Coos,
New Hampshire, 1954

Sous les troncs d'arbres

Le jeune Canadien – quinze ans, tout au plus – avait eu un instant d'hésitation fatal. Il avait cessé de danser sur le bois flotté du bassin, au-dessus du méandre, et en un clin d'œil il avait glissé sous l'eau corps et biens sans qu'on ait pu saisir sa main tendue. L'un des bûcherons, adulte celui-là, avait tenté de l'attraper par les cheveux, qu'il portait longs. À peine le sauveteur en puissance avait-il plongé la main à l'aveuglette dans l'eau trouble et dense, un vrai bouillon de culture avec ses plaques d'écorce à la dérive, que deux troncs s'étaient heurtés violemment sur son bras, lui brisant le poignet. Le tapis mouvant des grumes s'était déjà refermé sur le jeune Canadien ; on n'avait même pas vu resurgir de l'eau brune une de ses mains, une de ses bottes cloutées.

Quand les troncs se télescopaient, sitôt qu'on avait débâclé la bûche centrale, il fallait se déplacer prestement sans relâche ; si les conducteurs du train s'immobilisaient, ne serait-ce qu'une seconde ou deux, ils basculaient dans le torrent. L'écrasement guette parfois les draveurs avant même la noyade, quoique celle-ci soit chez eux plus fréquente.

Depuis la berge, où le cuisinier et son fils de douze ans entendaient les imprécations du blessé, on avait compris tout de suite que ce n'était pas lui qui avait besoin d'assistance, car il avait libéré son bras et repris l'équilibre sur les troncs flottants. Sans s'occuper de lui, ses

camarades avançaient à petits pas rapides sur le train, criant le nom du disparu, poussant inlassablement les troncs devant eux du bout de leur perche, surtout préoccupés de rallier la berge au plus vite, mais le fils du cuisinier ne perdait pas espoir qu'ils dégagent un espace assez grand pour permettre au jeune Canadien de refaire surface. Pourtant, les intervalles entre les troncs se raréfiaient. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le garçon qui s'était présenté sous le nom d'Angel Pope, de Toronto, avait disparu.

– C'est Angel, tu crois ? demanda le fils à son père.

Avec ses yeux sombres et son expression sérieuse, on aurait pu le prendre pour le frère du disparu ; mais on ne risquait pas d'ignorer l'air de famille entre lui et son père, toujours sur le qui-vive. Il émanait en effet du cuisinier une aura d'appréhension maîtrisée, comme s'il avait coutume de prévoir les désastres les plus improbables, et ce trait se retrouvait dans le sérieux de son fils. En somme, l'enfant ressemblait tellement à son père que plusieurs des bûcherons s'étaient ouvertement étonnés de ne pas le voir claudiquer très bas comme lui.

C'était bien le jeune Canadien qui était tombé sous les troncs, et le cuisinier ne le savait que trop, lui qui avait mis en garde les bûcherons : Angel était trop novice pour conduire un train de bois ; on n'aurait jamais dû le laisser débâcler les troncs coincés. Mais sans doute avait-il voulu faire du zèle, et il se pouvait que les bûcherons ne l'aient même pas vu, au départ.

Selon le cuisinier, Angel Pope était de même trop novice – et trop maladroit – pour travailler à proximité de la grande scie, à la scierie. C'était le fief exclusif du scieur, poste hautement qualifié. L'ouvrier chargé du rabot occupait un poste assez qualifié lui aussi, mais sans les risques.

Parmi les fonctions les plus dangereuses et les moins qualifiées, il y avait celle d'ouvrier des quais, où les

troncs étaient roulés jusque dans l'usine et mis sur le chariot de la scie, ou encore celle qui consistait à décharger les bûches des camions. Avant qu'on ait inventé les monte-bois, quand on détachait les montants de la benne, un tronc entier pouvait tomber. Il arrivait aussi que les montants refusent de livrer leurs troncs, et que des hommes se retrouvent coincés sous une cascade de grumes, en voulant les débloquer.

Le cuisinier estimait qu'on n'aurait jamais dû placer Angel sur le chemin des bûches mouvantes. Mais les bûcherons, tout comme le cuisinier et son fils, avaient un faible pour le jeune Canadien, et celui-ci avait déclaré en avoir marre de trimer à la cuisine : il avait besoin de se dépenser physiquement, et il aimait travailler au grand air.

Le crépitement des gaffes qui poussaient les troncs fut brièvement interrompu par les cris des draveurs : ils venaient de repérer celle d'Angel, à cinquante mètres au moins de l'endroit où il avait disparu. La perche de cinq mètres s'était détachée du train, et dérivait au gré des courants.

Le cuisinier voyait bien que le convoyeur de troncs avait regagné la berge, en tenant sa perche dans sa main valide. À sa bordée de jurons d'abord, et aussi un peu à sa chevelure d'étaupe et sa barbe en broussaille, il avait compris que le blessé n'était autre que Ketchum, pour qui les trains de bois et leurs pièges n'avaient pas de secret.

On était en avril, peu après la fonte des neiges, au début de la saison boueuse, mais la glace n'avait cédé que depuis peu dans les bassins, les premiers troncs étaient passés au travers en amont, du côté des étangs de Dummer. La rivière était grosse, glaciale ; les bûcherons gardaient souvent barbe et tignasse, qui les protégeraient tant bien que mal des taons, à la mi-mai.

Ketchum s'était couché sur le dos le long de la berge, tel un ours échoué. La masse mouvante des troncs déferlait

devant lui. Le train de bois prenait des allures de radeau de sauvetage, et les bûcherons encore sur l'eau faisaient figure de naufragés en mer, sauf que cette mer passait en un clin d'œil du vert-de-gris au bleu-noir : à Twisted River, les eaux étaient généreusement teintées de tannins.

– Eh merde, Angel, gueulait Ketchum, dos tourné, je te l'avais pourtant dit de bouger les pieds, faut pas avoir les deux pieds dans le même sabot, quoi ! Eh merde !

Le vaste flux de troncs n'avait pas servi de radeau à Angel ; il s'était sûrement noyé, à moins qu'il n'ait été écrasé dans le bassin, au-dessus de la boucle, mais les bûcherons, dont Ketchum, suivraient tout de même le train jusqu'à l'endroit où la Twisted se déversait dans le réservoir de Pontook, au barrage de la Morte. C'était le barrage de Pontook qui avait permis le réservoir ; quand les troncs d'arbres étaient lâchés dans l'Androscoggin, ils arrivaient au tritage, à Milan. À Berlin, l'Androscoggin suivait un dénivelé de soixante-dix mètres sur cinq kilomètres ; deux usines à papier semblaient diviser la rivière au niveau du tritage. Il n'était pas absurde d'imaginer que le corps du jeune Angel Pope, originaire de Toronto, s'y dirigeait à présent.

À la nuit tombante, le cuisinier et son fils étaient encore en train de récupérer les restes en prévision des repas du lendemain ; des dizaines d'hommes n'avaient pas touché à leur dîner dans la petite cantine du hameau de Twisted River pompeusement baptisé village, tout juste plus grand et moins provisoire qu'un bivouac de bûcherons. Il n'y avait pas si longtemps, la seule cantine ravitaillant les convois n'était pas en dur. On avait connu une roulante, arrimée à un corps de camion, tandis qu'un autre, à côté, transportait un réfectoire démontable ; c'était l'époque où les camions se déplaçaient sans cesse d'un site à l'autre, avec l'ouvrage.

En ce temps-là, les draveurs rentraient rarement à

Twisted River à midi ou le soir, sauf le week-end. Le cuisinier du camp tambouillait souvent sous la tente. Tout devait être parfaitement portatif, les abris de nuit eux-mêmes étaient adossés aux camions.

À présent, nul ne savait ce qu'il adviendrait du village fort peu florissant de Twisted River, situé entre le bassin et les étangs de Dummer. Les ouvriers de la scierie y vivaient avec leurs familles, et les propriétaires entretenaient des foyers à l'usage des travailleurs itinérants, canadiens français, où vivaient aussi la plupart des floteurs de bois et des bûcherons. La compagnie octroyait en outre une cuisine mieux équipée et une vraie salle à manger au cuisinier et à son fils. Mais pour combien de temps encore ? Le propriétaire lui-même n'en savait rien.

L'industrie du bois était en pleine mutation ; il deviendrait un jour possible pour tous les bûcherons de travailler sur leur lieu de résidence. Les bivouacs, et les établissements à peine moins marginaux comme Twisted River, c'était fini. Les wanigans eux-mêmes étaient en voie de disparition ; ces curieux abris pour manger et dormir, et pour entreposer du matériel, n'étaient pas seulement montés sur les camions, sur des roues ou des chenilles, bien souvent ils étaient aussi arrimés à des radeaux ou des bateaux.

L'Indienne qui faisait la plonge pour le cuisinier avait jadis expliqué à son fils que le mot « wanigan » venait de la langue abénaki, si bien que l'enfant s'était demandé si elle venait elle-même de cette tribu. Peut-être connaissait-elle l'origine du mot par hasard, ou prétendait-elle seulement la connaître. À l'école, un de ses camarades, indien lui-même, lui avait dit que le mot était d'origine algonquine.

Les draveurs travaillaient de l'aube au crépuscule pendant toute la durée des opérations, et l'usage voulait qu'on leur fournisse quatre repas par jour. Autrefois, quand les wanigans ne parvenaient pas à atteindre le

site, les deux repas de la journée étaient acheminés à dos d'homme. Le petit-déjeuner et le souper étaient servis à la cantine du camp, aujourd'hui, à la salle à manger. Mais par affection pour Angel, beaucoup de bûcherons avaient sauté le repas du soir. Ils avaient passé la soirée à suivre le train de bûches, jusqu'à ce que la nuit les chasse, la nuit et cette évidence qui s'imposait à eux : nul ne savait si le barrage de la Morte était fermé. Car si le barrage de Pontook et celui de la Morte étaient ouverts, le corps du jeune Canadien serait bourlingué à toute vitesse le long de l'Androscoggin. Ketchum savait mieux que personne qu'en la circonstance, on ne retrouverait pas Angel.

Le cuisinier aurait pu dire à quel moment précis les hommes avaient abandonné leurs recherches ; il les avait entendus poser leurs perches contre le mur de la cantine. Quelques-uns, fatigués, revinrent se faire nourrir à la nuit close. Il n'eut pas le cœur de les mettre à la porte. Les auxiliaires étaient toutes rentrées chez elles, à l'exception de la plongeuse, qui restait tard presque tous les soirs. Le cuisinier, qui s'appelait Dominic Baciagalupo, un nom difficile à prononcer – les hommes l'appelaient « Cuistot » –, leur prépara un dîner tardif, que son fils leur servit.

– Où est Ketchum ? demanda l'enfant à son père.

– En train de se faire rebouter le poignet, sans doute.

– Il doit avoir faim, tu parles, mais il est salement coriace.

– Il est robuste pour un homme qui boit, il faut bien le dire, convint le cuisinier, tout en pensant que ce coriace-là risquait de ne pas tenir le choc.

C'était peut-être lui qui vivrait le plus mal la perte d'Angel Pope : vétéran du métier, il avait pris le jeune Canadien sous son aile. Il s'était occupé de lui ; du moins, il avait essayé.

Ketchum avait les cheveux et la barbe du plus beau

noir – noir charbon, plus noir que la fourrure de l'ours noir. Il s'était marié jeune, et plus d'une fois. Brouillé avec ses enfants, qui étaient partis faire leur vie, il vivait sur place à l'année, tantôt dans l'un des foyers, tantôt dans les hôtels désaffectés, quand ce n'était pas dans un wanigan de sa fabrication, c'est-à-dire à l'arrière de son pick-up, où il avait bien failli mourir de froid les nuits où il rentrait ivre mort. Pourtant, il avait empêché Angel de boire, tout comme il avait empêché plus d'une femme faite de s'approcher du jeune Canadien au « bal », comme on disait.

– T'es trop jeune, Angel, avait-il dit au garçon, en plus, ces belles dames pourraient te refiler ce qu'il faut pas.

Il était bien placé pour le savoir, s'était dit le cuisinier : cette fracture du poignet n'était qu'un bobo parmi les plaies et bosses de son existence.

Le sifflement régulier du gaz et la flamme intermittente des lampes de sûreté de la cuisinière, une vieille Garland à deux fours, huit brûleurs et un tournebroche noirci, semblaient s'accorder parfaitement aux lamentations des bûcherons pendant ce souper tardif. Le garçon perdu avait su les charmer ; ils l'avaient adopté comme on adopte un chien errant. Il avait gagné le cœur du cuisinier, qui avait peut-être vu en cet adolescent d'une gaîté inhabituelle une préfiguration de ce que deviendrait son propre fils ; Angel était avenant, sincèrement curieux, ni taiseux ni fermé, contrairement aux rares jeunes gens de son âge dans un lieu aussi primitif que Twisted River.

C'était d'autant plus remarquable qu'il leur avait confié être fugueur.

– T'es italien, toi ? lui avait demandé Dominic Baciagalupo.

– Je ne suis pas né en Italie, je ne parle pas italien,

je viens de Toronto, ce n'est pas très italien, tout ça..., lui avait répondu Angel.

Le cuisinier avait tenu sa langue. Il connaissait un peu les Italiens de Boston, certains d'entre eux semblaient avoir des rapports difficiles avec leurs origines. Et puis, sur le Vieux Continent, se disait-il, cet Angel-là s'appelait peut-être Angelo. Quand il était petit, sa mère à lui l'appelait « mon ange », soit *Angelù* avec son accent sicilien.

Toujours est-il qu'après l'accident, on ne découvrit aucun papier mentionnant le nom d'Angel Pope ; parmi les deux ou trois choses qui lui appartenaient, pas le moindre livret, pas la moindre lettre qui permette de l'identifier. À supposer qu'il ait eu des papiers, ils avaient sombré dans la rivière avec lui, sans doute au fond de ses poches de salopette, de sorte que, si on ne retrouvait jamais le corps, on ne pourrait pas prévenir la famille ou la personne de chez qui il s'était enfui.

Légalement ou pas, avec ou sans papiers, Angel Pope avait passé la frontière canadienne pour pénétrer dans le New Hampshire, et pas par le Québec, voie la plus répandue ; lui, il avait choisi d'entrer par l'Ontario : ce n'était pas un Canadien français. Le cuisinier ne l'avait jamais entendu dire un mot de français ni d'italien, et les Canadiens français du camp ne l'avaient jamais accepté ; apparemment, ils n'aimaient pas les Canadiens anglais. D'ailleurs, lui aussi restait à l'écart, par une antipathie tout à fait réciproque, semblait-il.

Dominic avait respecté la discrétion du jeune homme, mais à présent il regrettait de ne pas en savoir davantage sur lui et ses origines. C'était un camarade plein de bonne humeur et de droiture pour Daniel, que les bûcherons et les ouvriers de la scierie appelaient tous Danny.

À Twisted River, presque tous les hommes en âge de travailler, ainsi que quelques femmes, connaissaient le cuisinier et son fils. Des femmes, il avait eu besoin d'en

connaître surtout pour l'aider à s'occuper de l'enfant, car dix ans plus tôt, une éternité, il avait perdu la sienne, la jeune mère de Danny.

Dominic Baciagalupo était convaincu qu'Angel Pope avait déjà travaillé aux cuisines ; il s'acquittait de ses tâches maladroitement mais sans se plaindre, et avec une économie de mouvements qui trahissait la familiarité malgré l'ennui qu'il professait, et la fâcheuse habitude qu'il avait de s'entailler les doigts en se servant de la planche à découper.

D'autre part, le jeune Canadien lisait beaucoup ; il lui avait emprunté des tas de livres appartenant à feu sa femme, et il faisait souvent la lecture à Daniel. Ketchum jugeait qu'il lui avait d'ailleurs lu Stevenson « à trop haute dose », non seulement *Enlevé !* et *L'Île au trésor*, mais *Saint-Ives*, le roman entrepris sur son lit de mort et demeuré inachevé, dont il considérait qu'on aurait dû l'enterrer avec l'auteur. Avant l'accident, Angel lisait *Le Trafiquant d'épaves* à Danny, roman sur lequel Ketchum ne les avait pas encore gratifiés de son opinion.

En tout cas, si l'on ne savait pas d'où venait Angel Pope, une chose était sûre, il était allé à l'école, plus longtemps que la plupart des Canadiens français que le cuisinier avait pu connaître, plus longtemps que la plupart des ouvriers des scieries et des bûcherons du coin, d'ailleurs.

– Pourquoi il a fallu qu'Angel meure ? demanda Danny à son père.

L'enfant était en train de l'aider à essuyer les tables, après que les bûcherons étaient rentrés chez eux, ou sortis boire. La plongeuse elle-même avait fini son travail, elle était rentrée au volant de son pick-up.

– Angel n'aurait pas dû mourir, Daniel ; cet accident aurait pu être évité.

La formule faisait partie du vocabulaire du cuisinier, et son fils n'ignorait pas le fatalisme noir de son père

quant à la fragilité humaine, et la témérité de la jeunesse en particulier.

– Il était trop novice pour conduire un train de bois, déclara-t-il, comme pour clore le chapitre.

Danny connaissait les idées de son père sur toute la liste des choses qu'Angel, comme tous les garçons de son âge, était trop jeune pour faire. Il aurait bien voulu empêcher le jeune homme de toucher au pivé, dont le dispositif le plus caractéristique est le crochet pivotant qui permet de rouler à la main un tronc trop lourd.

À en croire Ketchum, « dans le temps », c'était plus dangereux. Travailler avec des chevaux, tirer les luges dans les bois en hiver, c'était risqué. Car l'hiver, les bûcherons crapahutaient dans les montagnes. Ils coupaient les arbres, et, il n'y avait pas si longtemps encore, attelaient les troncs aux chevaux, un par un. On tirait ces sortes de luges, de carrioles sans roues, sur le sol gelé, où les sabots des chevaux eux-mêmes ne s'enfonçaient pas car les ornières laissées par les traîneaux gelaient toutes les nuits. Puis venait la fonte des neiges, la saison de la boue, et « dans le temps », comme disait Ketchum, le travail forestier s'interrompait.

Mais même ça, c'était en train de changer. Les nouvelles machines fonctionnaient dans la boue, et elles débardaient sur des distances bien plus longues, et des routes bien meilleures, carrossables à l'année, de sorte que la débâcle ne posait plus guère de problèmes ; d'ailleurs, les chevaux cédaient la place à des chenilles.

Avec les bulldozers, on pouvait faire passer les routes jusque sur le site même de bûcheronnage, et charger le bois sur des camions pour l'acheminer vers un embarcadère stratégiquement situé sur la rivière, l'étang, le lac ; du reste, les transports terrestres allaient bientôt supplanter les trains de bois. Il était révolu le temps où on descendait les chevaux par des poulies quand les berges étaient trop abruptes – « les attelages se retrou-

vaient à glisser sur leur croupe », avait dit Ketchum au petit Danny. (Ketchum pensait le plus grand bien des bœufs, dont le pied était sûr même dans une neige profonde, mais on ne leur avait que rarement confié cette besogne.)

Révolu aussi l'acheminement par rail ; il avait pris fin dans la vallée du Pemigewasset, en 1948, l'année même où un des cousins de Ketchum s'était fait écraser par une locomotive Shay, à la fabrique de papier de Livermore Falls. La Shay pesait cinquante tonnes ; on s'en était servi pour arracher les derniers rails traversant les forêts. Le lit des voies ferrées faisait des chemins de charriage bien solides pour les camions, dans les années cinquante. Ketchum se rappelait encore un meurtre qui avait eu lieu sur la voie ferrée de Beebe River, du temps où il copiloteait un attelage de quatre chevaux qui tractait du spruce de première qualité. Il avait aussi copiloté des Lombard à vapeur, tirés par un cheval. On montait alors les luges à l'avant du tracteur, sur lequel le conducteur s'installait. Plus tard, de nouveaux modèles avaient remplacé cheval et conducteur par un pilote à son volant. Ketchum avait tenu le volant, aussi, Danny Baciagalupo le savait : que n'avait-il pas fait ?

À Twisted River, les anciens chemins de charriage des Lombard s'étaient changés en routes où passaient les camions, mais on apercevait encore un engin par-ci par-là ; il y en avait un dressé à la verticale dans Twisted River, et un autre, sur le flanc celui-là, dans le camp forestier de West Dummer, dit aussi « camp de Paris » parce qu'il appartenait à la Paris Manufacturing Company, dans le Maine.

Le Phillips Brook coulait jusqu'à Paris pour se jeter dans l'Ammonoosuc, puis dans le Connecticut. Les floteurs poussaient ainsi jusqu'à Paris leurs convois de bois de menuiserie, avec un peu de bois de papeterie, aussi. La scierie du village ne travaillait que le bois dur, la

société du Maine fabriquant des toboggans ; et le camp, avec sa scierie à vapeur, avait transformé les écuries à chevaux en atelier d'entretien des machines. Le directeur de l'usine habitait sur place, à côté du foyer de soixante-quinze lits et du mess, avec quelques logis sommaires pour les familles, à quoi il faut ajouter un verger de pommes planté par une main optimiste, et une école. Comme il n'y avait pas d'école à Twisted River, et qu'aucun optimiste opiniâtre n'avait jugé raisonnable de planter des pommiers autour de ce village précaire, on avait tendance à penser – les « Parisiens » surtout – qu'ils constituaient une communauté plus civilisée et moins éphémère que celle de Twisted River.

Depuis le talus qui dominait ces deux avant-postes, aucune cartomancienne ne se serait risquée à prédire longue vie ou prospérité à l'un ou à l'autre. Danny Baciagalupo avait entendu Ketchum les promettre à une mort certaine, mais Ketchum, Dominic l'avait fait observer à son fils, « n'était pas un inconditionnel du progrès ». Le cuisinier ne savait pas raconter les histoires ; il émettait chroniquement des doutes sur celles de Ketchum : « Tu n'es pas obligé de croire tout ce qu'il dit comme parole d'Évangile. »

Était-il vrai que la tante de Ketchum, comptable de son état, avait été tuée par l'écroulement d'une pile de billes près des tours à bois, à Milan ? « Je ne suis même pas sûr qu'il y ait eu ou qu'il y ait un tour à bois à Milan, Daniel », lui avait fait observer son père. S'il fallait en croire Ketchum, toujours, un orage avait tué quatre personnes à la scierie du déversoir des étangs de Dummer, le plus haut et le plus vaste. La foudre aurait frappé la chaîne du bois.

Des témoins avaient vu la scierie brûler de fond en comble.

– Ça m'étonne bien qu'il n'y ait pas eu un cousin de Ketchum parmi eux..., s'était contenté de dire Dominic.

RÉALISATION : NORD COMPO
IMPRESSION BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 106641 ()
Imprimé en France

Extrait de la publication